

La Région d'El Hodna : Vues socio-anthropologiques et historiques de l'historiographie française du 19^{ème} siècle

Zerkaoui Noureddine

universite de bejaia

ملخص الدراسة:

تعد منطقة الحضنة من المناطق تعرضا للدراسة التاريخية والاجتماعية والأنثروبولوجية الفرنسية في الجزائر. ومما جعلها محل دراسات متعددة التخصصات طبيعتها الخلابة طبعاً، إضافة إلى مكوناتها الاجتماعية وموروثها الحضاري على السواء؛ فضلاً عن دورها في مقاومة الوجود الاستعماري الفرنسي، من خلال المقاومة الشعبية وكذا السياسية مع تبلور الحركة الوطنية، ثم خلال حرب التحرير (1954-1962).

من الأرقام التاريخية التي كان لها الفضل في تسليط الضوء على المخزون الحضاري لهذه المنطقة، نجد: هنري أوكابتان وأوجين فايسات، وكذا إرنيسست ميرسييه. شخصيات تركت بصماتها في المدرسة التاريخية الفرنسية والغربية من جهة، العربية والجزائرية على السواء. كل شخصية كتبت عن الحضنة وقف ما تملكه من خلفيات سواء سياسية (وبالتالي استعمارية)، أو علمية أكاديمية؛ باعتبار كل من هذه الشخصيات كلف بكتابة تقارير عن المنطقة اعتباراً لمؤهله العلمي أساساً.

الكلمات المفتاحية:

الحضنة، بوسعادة، المسيلة، سيدي عيسى، الجغرافيا الطبيعية، العلاقات القبلية.

Introduction :

Parmi les régions les plus citées dans les écrits historiques et anthropologiques françaises on trouve la région d'El Hodna. Cette sollicitation d'écriture est due au caractère spécifique, voir unique que

représente el hodna ; que ce soit sur le plan naturel (géographique), ou bien sur le plan sociologique et anthropologique.

Ces écrits, hors de la de son aspect colonialiste, elles est basées sur des approches historiques fondées, utilisant des moyens de recherche souvent techniques et scientifiques nouvelles, choses qui nous fait attiré pour comprendre, a fortiori, notre histoire sociale, politique, culturel ...etc.

Dans ce sillage scientifique (académique en l'occurrence), que je me suis focalisé sur quelques plumes (personnalités) qui fut, et demeure le symbole, voir même l'incarnation de l'école historiographique française et occidentale concernant l'Algérie surtout ; je fais allusion à Henri Aucapitaine, Eugène Vaysette et Ernest Mercier. Chacun de ces personnalités a imaginé la région d'el hodna selon les choses quelles le distingues ; les plus citées de ses régions c'est Boussaâda, Msila, et Sidi Aissa ; voici les récits dans leurs globalités, traçant un Itinéraire historique et descriptif de la région d'El Hodna :

1 - La région de Msila :

D'après vaysette cité par louis pisse, Msila est à 75 kilomètre Nord- Est de Bou- Saâda. On s'y rend par le côté Ouest du Chott (chott el hodna bien sûr), en passant par Ain-Benian source thermale au milieu de quelques ruines romaines, à 28 kilomètre de Bou-Sâda. Le terrain, est toujours celui qu'on a déjà parcouru, c'est-à-dire sablonneux, coupé par quelques arbres, et les touffes d'herbes, les coloquintes couvrent parfois le sable de leurs pommes jaunes et de leurs longues rames.

Msila, où l'on trouve un caravansérail tenu par un Français, est située par 35° 43' de latitude Nord, et à 2° 14' de longitude Est, au Nord-Oust du Hodna. A Msila, au dire d'El-Bekri, eut pour fondateur Abou'l-Kassem-Ismaïl-ben-Obeïd-Allah, le Fatimide, en 313 de l'hégire (935-26 de J. C.). Bâtie sur le bord de l'oued-Seher, aujourd'hui oued- Kseub ; cette ville, continue le géographe arabe (el bekri), est entourée de deux murailles, entre lesquelles se trouve un

canal d'eau vive qui fait le tour de la place. Par le moyen de vannes, on peut tirer de ce canal assez, d'eau pour l'arrosage des terres.

Dans la ville on voit plusieurs bazars et bains, et à l'extérieur, un grand nombre de jardins. On y récolte du coton dont la qualité est excellente. Tout est à bas prix dans Msila ; la viande surtout est très abondante. On y rencontre des scorpions dont la piqûre est mortelle.»

La Msila de nos jours, précise l'auteur, qui a subi le sort des autres villes du Zab sous la domination des Arabes, est bien déchue de sa splendeur passée. Elle avait sous les Turcs une petite garnison, et elle a été occupée un instant par les Français en juin 1841. « Ses maisons, construites en Touba, se dressent avec leur teinte terreuse au-dessus des jardins tous peuplés d'arbres fruitiers, qui bordent le bas du mamelon. Avant de pénétrer dans la ville du côté de la rive droite, on traverse un quartier entièrement neuf, composé d'une quinzaine de boutiques occupées Un surtout par des juifs, d'un caravansérail, et plus bas, d'un moulin où mû par l'eau. Puis on descend par une pente fort rapide, vers la rivière, sur laquelle n'existe ni pont, ni passerelle ; ce qui me paraît un inconvénient fort grave pour la facilité des communications.¹

Après avoir atteint le haut de la berge de gauche, encore plus escarpée, que celle qui lui fait face, on se trouve à Msila. « Les rues, comme dans tous les villages kabyles ou sahariens, sont tortueuses, raboteuses, se terminant généralement en cul-de-sac ; mais plus malpropres encore ici que partout ailleurs. Nulle part je n'ai vu contrevenir aux règlements de la police d'une manière aussi flagrante. L'édilité locale n'a décidément pas des idées bien nettes en matière de voirie....

« La ville de Pise s'enorgueillit à bon droit de sa tour inclinée. Eh bien ! Msila en renferme non pas une, mais au moins dix de ce genre. Ce sont ses minarets formés de cubes en Touba, étayés les uns

1-louis pisse, Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie comprenant le tell et le Sahara, librairie de l. hachette et cie, paris, 1862, sous le titre suivant : « [ROUTE 40] DE CONSTANTINE A BOU-SADA », p. 431.

sur les autres au moyen de rondins sur lesquels ils reposent, se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent et conservant leur aplomb, bien qu'il y ait au moins un mètre d'inclinaison du sommet à la base.

Il est vrai que le mérite peut bien en être rapporté au temps plutôt qu'à un plan arrêté d'avance par l'architecte ; mais le fait existe.

« C'est dans l'une des dix-sept mosquées de Msila, celle de Bou- Djemeleïn, le patron de l'endroit, qu'on voit la tombe du malheureux Naâman bey de Constantine, qui fut étranglé en ce lieu par ordre de son compétiteur Tchakeur-Bey. Une double rangée de briques sur champ compose seule le mausolée, l'on ne lit d'ailleurs aucune épitaphe, rien qui rappelle la mémoire de l'illustre défunt. »

2 - La région de Boussaâda : de la position géographique et son composite socio anthropologique.

a-Le côté géographique et historique:

D'après l'historien Louis Piesse¹ qui avait basé sa quête historique sur le travail fait par Eugène Vaysette² ; Bou-Saâda, située par 35° 10' de latitude Nord et 1° 55' de longitude Est, à une altitude

1 - Louis Piesse, Op.cit., p. 429.

2 - le travail cité est publié dans la revue africaine, v5, 1861, p.304 ; sous le titre suivant : « de Boussaâda à Batna », écrit en Avril 1861. Et concernant Vaysette, sa biographie on peut la résumer comme suit :

Eugène Vaysettes (1826-1899) ; Instituteur et interprète-traducteur ayant accompli toute sa carrière en Algérie, durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle (de 1861 à 1899) au cours de l'expansion coloniale, profitant de la mission que l'administration coloniale française lui confiée, pour faire un travail remarquable sur l'Algérie ; voici ses œuvres :

-Hanina, la vierge de Constantine, roman algérien,Édition : Constantine : chez L. Marle , 1873.

-Une promenade dans la Grande-Kabylie, simples notes de voyage, Édition : Rodez : imprimerie de Carrère aîné , (1858)

-Sauvons les Maronites par l'Algérie et pour l'Algérie : solution provisoire de la question d'Orient, Édition : À Alger : chez Bastide , 1860

-Trois mois sous la tente et régénération du peuple arabe par l'instruction, Édition : Alger : impr. de A. Bourget , 1859

- Histoire de Constantine sous la domination turque de 1517 à 1837, Édition : Saint-Denis : Bouchene , 2003. Voir :

François Pouillon, Dictionnaire des Orientalistes de langue française, Éditions Karthala, 2008, pages : 91-97.

de 578 mètre ; est bâtie sur un amphithéâtre, dont le sommet est couronné par les constructions militaires, servant de caserne à une garnison de 400 hommes, et la base entourée, par les jardins de palmiers et autres arbres à fruits qu'arrose l'oued-Bou-Saâda. La ville a l'aspect tout à fait Saharien : son ensemble forme une masse compacte et grisâtre, au-dessus de laquelle on cherche, en vain, le minaret traditionnel des villes musulmanes; deux koubas, l'une de (Sidi Ben-Attia à l'Ouest, l'autre de Sidi Brahim au Sud-Est, montrent leurs coupes ovoïdes qui n'ont rien de monumental ; deux portes, celle de l'Ouest et celle du Sud, donnent accès dans le Ksar.

Vayssette termine sa quête historique sur Boussaâda, par une image beaucoup plus séduisante sur la situation économique qui fut fait trait-d'union entre différentes fractions qui composent la société locale ; où il nous fait ce constat :

« il s'en faut que Bou-Saâda réponde à certaines descriptions qu'on en a données. il s'y fait certainement un commerce d'échange assez considérable ; mais nous avons cherché en vain, à travers les rues de ce ksar, les 40 usines de savons, les fabriques d'armes, les cuves de teinturiers, les magasins où s'entassent les marchandises de l'Europe et du Sahara.

Quelques juifs, dont le type de physionomie est aussi repoussant que celui des villes est régulier et beau, fabriquent de grossiers bijoux d'argent et de l'alcool de figes.

Bou-Saâda a été occupée le 15 novembre 1849 par une colonne sous les ordres du colonel Daumas, aujourd'hui général de division, à la suite de l'insurrection du Hodna et de Zaatcha¹. Le 29 du même mois le centre militaire de Bou-Sâda était constitué. il n'y a encore qu'un très-petit nombre de colons européens sur ce point ; la culture se réduit au jardinage ; mais l'administration y constituera un territoire de colonisation. La pacification du Sud, l'ouverture de débouchés sur le

1-l'insurrection du Hodna et de Zaatcha font l'une des premières insurrections populaires contre l'occupation de l'armée française en début de la colonisation, à savoir 1848-1849.

littoral, la mise en culture des terres environnantes, sont les gages du progrès que l'avenir réserve à cette localité.¹

b-Le côté socio anthropologique :

D'après le baron Aucapitaine², cité dans la revue africaine³, qui avait fait un récit historique teinté d'arguments socio anthropologique, dont on y trouve les passages suivants ;

On page 46 : « Un certain Bel Ouacha, homme de grande tente de la tribu des Bedarna, occupait depuis longtemps les immenses, terrains qui s'étendent du H'odna méridional jusqu'aux montagnes des Oulad Nail, lorsque vers le VI siècle de l'hégire, un Chérif, nommé Sliman ben Rabia, originaire du Saguia-t el-Hamra, en Mogreb el Aksa vint camper aux pied du Djebel M'saâda, à Aioun ed-Defla (Les fontaines des Lauriers Roses).

Peu de temps après, il fut rejoint par un Taleb vénérable qui avait fait de savantes études dans les Zaouïas et les Medersas de Fez. Si Thamer, ainsi s'appelait ce lettré, s'arrêta près des pierres taillées, vestiges d'anciennes constructions nazaréennes. Le Mogrebin, séduit

1-Louis pisse, op.cit., p. 430.

2-Henri Aucapitaine (Marie Jean Charles), dit le Baron Aucapitaine, né le 4 novembre 1832 à Saint-Maurice-de-Tavernole (Charente-Maritime), mort du choléra le 22 septembre 1867 à Beni Mansour (Algérie), est un officier de l'armée d'Afrique chargé des affaires indigènes, qui a consacré une grande partie de ses travaux à l'étude de la Kabylie. Petit-fils de Pierre Aucapitaine, il est mort alors lieutenant au 36e régiment d'infanterie de ligne ; il avait laissé un panel de travaux dont :

- Les Beni-Mezab : Sahara algérien, Challamel aîné, 1867.
- Études sur le passé et l'avenir des Kabyles. Les Kabyles et la colonisation de l'Algérie, Alger, Bastide, 1864.
- Étude sur l'origine et l'histoire des tribus berbères de la haute Kabylie, Imprimerie impériale, France, 1860.
- La Zaouia de Chellata, excursion chez les Zaouaoua de la haute Kabylie, Genève, J. G. Fick, 1860.
- Le pays et la société Kabyle (Expédition de 1857), Paris, A. Bertrand, 1857.
- Étude sur les Druzes, Nouvelles annales des voyages - février 1862, Paris, 1862.
- Mollusques terrestres et d'eau douce de la haute Kabylie, 1862. Voir : François Pouillon, Dictionnaire des Orientalistes de langue française, Éditions Karthala, 2008, pages 28-29 . voir aussi le site web : https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Aucapitaine

3-Henri Aucapitaine, « note sur Bou-Sâda », in : revue africaine, v6, 1862, pp. 49 – 61.

par l'abondance de la rivière et la limpidité de la fontaine, chassa les chacals qui demeuraient dans les roseaux, et aidé par les gens de Si Sliman, il pétrit des briques, se construisit une maison, puis s'adonna à la contemplation et à l'étude des livres.

Quelques nomades des Oulad Nail et des Oulad Mabdi visitèrent ce saint homme, dont la réputation de science et de justice ne tarda pas à s'étendre jusqu'à M'sila et au-delà. Des jeunes gens, avides de profiter du savoir de Si Tamer, se réunirent autour de lui, et leurs habitations formèrent le noyau d'Une ville. Les terrains furent achetés aux Bedarna¹ qui cédèrent tous leurs droits moyennant quarante-cinq chameaux et quarante-cinq chamelles ».

En page 47, il poursuit son récit de voyage ainsi : « Au moment où l'on terminait la mosquée, Si Sliman et Si Tamer devisaient ensemble sur le nom à donner à la cité naissante ; ils étaient encore indécis, lorsqu'une négresse vint à passer et appela sa chienne... Saada ... Saâda !... (heureuse... heureuse !..); ce mot leur parut d'un bon augure ; et, d'un commun accord, ils l'appelèrent Bou Saâda (بوسعدة) Père du Bonheur. L'Oued Ben Ouas changea son nom contre celui de la ville nouvelle ».

L'approche historiographique et socio-anthropologique de M'sila d'après aucapitaine se dessine comme suit : « Plusieurs autres familles, notamment celle de Sidi Atya (سيدي عطية) originaire du Maroc, quelques-unes des Oulad Bou-Khallan (أولاد بوخلان) de M'sila, vinrent se réunir aux premiers. Sid' Azouz, père de la fraction de Zerom (زروم) vint de Laghouat El-Kressen, chez les Oulad Sidi Cheikh (d'autres m'ont assuré des environs de Tiaret), peu de temps avant la mort de Si Tamer » .

1-d'après l'auteur, Cette tribu fut plus tard entièrement massacrée par les Oulad Sckreur (أولاد سكرور) Les Bedarna sont une tribu de souleïm, venue d'Egypte en Mogreb, lors de la deuxième invasion arabe, et qui s'établit d'abord dans les environs de Tripoli, puis dans l'Ifrikia. Au temps de Ben Kbaloun, ces nomades habitaient avec les autres tribus souleïmites les environs de Gabès, entre El-Djem et Mobarka. Les Ouled skreur sont des Athbedj ,de la famille des Eïad, Etablis comme les autres branches de la tribu d'Eïad, dans les montagne de la Kalaa (VIII siècle de l'hégire), ils descendirent dans le H'odna où ils firent une terrible boucherie des Oulad Sekreur.

Il ajoute : « Il Ya deux cents ans, les Mohamins (المحمين) fils de Mimoun des Oulad Amer (أولاد عامر)¹ venus dans les anciens temps du Sahara, quittèrent el H'adjira, localité près de Temacin, entre Ouargla et Tougourt ; ils construisirent la plus grande partie de la ville basse et forment aujourd'hui le quartier le plus important de Bou Saâda.

Les autres fractions de la ville, les Oulad Si Harkath, (أولاد سي) les Achaacha, (عشعاشة), les Oulad Atik (أولاد عتيق) descendent de si Tamer, dont on montre encore aujourd'hui la demeure auprès de la mosquée dite du palmier. Les Chorfa (الشرفة) ou Si Slimane pour père ».

Pour donner plus de précision anthro-sociologique sur la société de la cité Boussaâda, il fit cette description qu'on trouve dans la page 49 du même numéro ; je cite : « La ville est divisée en quartiers correspondant aux principales fractions. Un grand nombre d'écrivains ont fait remarquer cette singularité particulière aux bourgades sahariennes : divisions en tribus d'origine Souvent différente et toujours ennemies » (il fit allusion aux r'damès, Tougourt, et l'Ar'ouat, et Fez).

Les quartiers d'une même ville sont en guerre les uns avec les autres et les hostilités permanentes, car la paix n'est souvent qu'un moyen pour préparer la vengeance des vaincus de la dernière lutte ; des portes, des barricades, des maisons à étage et crénelées défendent l'approche de ces quartiers, enceints par la même muraille que, d'un commun accord, défendront les ennemis de la veille contre toute attaque du dehors. Des rivalités de fractions, de familles même, arment ces populations, qu'un sort commun destine à vivre à l'ombrage des mêmes palmiers, à s'abreuver aux mêmes fontaines. Parfois, une trêve, née de besoins matériels, réunit à certains jours, les

1-d'après aucapitaine, Les Oulad Amer sont une branche de la tribu d'Atbberlj qui, au temps de la fondation du royaume Hafside, s'établit dans les villages du Zab ou du H'odna - ou peut-être encore une branche plus ancienne de ces Zenata qui, chassés jadis par les Arabes des plaines du désert, s'établirent à demeure dans les villages de l'Oued Rir ? (il met une interrogation).

combattants sur le marché où les transactions ont lieu, de même qui le sang n'avait pas coulé la veille et comme si l'on ne devait pas recommencer le lendemain. Tel est le tableau adouci que présentaient souvent, trop souvent les K'sour sahariens, avant la domination ou l'influence française, Cet état de choses suffirait à lui seul pour expliquer la dépopulation ou la ruine de beaucoup de ces cités du désert, que Ben Khaldoun et les autres annalistes arabes nous ont dépeint sous un aspect si florissant.¹ »

En page 50, l'auteur nous fait un détail anthropologique bien précis des noms des fractions qui divisaient les tribus de Bou-Sada, ainsi divisées :

Mohamin.....	موحّمين
Oulad Zerom.....	أولاد زروم
Oulad Hameida.....	أولاد حميدة
Chorfa.....	الشرفة
Oulad Si Harkat.....	أولاد سي حركات
Oulad Atik.....	أولاد عتيق
Les gens d'el-Alleg.....	العلايق

D'après l'auteur, toutes ces tribus forment une septième fraction.

Pour donner un fendant historico-sociologique a son recueil de recherche, aucapitaine nous donne une version basée sur le récit véhiculé par la société locale, voici un résumé :

«Longtemps avant que les Bedarna ne s'emparassent du pays, un homme venu de l'Est fonda le village de Haouche EI-Merkassi (حوش المرفاسي), dont les ruines sont connues sous le nom de Dechera-t-N'çara (دشرة النصارى) il fut chassé par les Bedarna, et alla fonder un nouveau village à El-Alleg (العلايق); le mot signifié le lierre, selon l'auteur. Aujourd'hui, dit aucapitaine, les habitants attribuent les ruines du Haouche EI-Merkassi aux Romains; si, on se reporte à ce

1-l'auteur du rapport nous fait savoir que, en plus des causes politiques, se joignent le dessèchement des puits, qui, dans certaines localités, força les populations à abandonner leurs villages et leurs palmiers. Un constat tiré du très curieux travail de M. Berbrogger sur les Puits artésiens ; ou l'auteur y a soigneusement décrit les remarquables phénomènes du tarissement et du forage.

nom de Dechera-t-N'çara, on doit supposer quelque fait curieux se rattachant à l'histoire oubliée ou défigurée de cette localité.

El-Alleg, bien antérieur par sa fondation à Bou Sada, vit, il Ya environ Deux cents ans, augmenter sa population par l'adjonction d'une fraction de Chorfa venus d'Ain-Mélah ; aujourd'hui les gens d'El Alleg font un grand commerce de goudron.

En revenant au composite sociologique de la cité, aucapitaine nous donne d'autres fragments en l'occurrence Les Israélites. En page 50, il cite : « Ces derniers, très nombreux dans la ville, sont administrés par un rabbin qui leur rend la justice. Là, comme partout, la population juive se livre exclusivement au trafic ; le plus grand nombre exerce la profession d'orfèvre ; on les voit constamment accroupis dans de petites boutiques enfumées, semblables des antres ; et, comme les alchimistes du moyen Age, souffrant dans leurs chalumeaux, pour entretenir de mystérieux alliages. Dans le Sahara les Israélites sont moins méprisés que dans les villes du Tel et particulièrement à Bou-Sada, où quelques-uns portèrent les armes ; ils vont même jusqu'à citer orgueilleusement un certain Ben Ziri, qui se distingua en brûlant la poudre. Cette tolérance tient au caractère sédentaire des habitants des K'sour, et à l'esprit de lucre commun à tous ces entreposeurs du commerce saharien avec le Tel. En résumé, les Juifs n'y sont ni plus, ni moins rapaces qu'ailleurs ; ils s'adonnent à la boisson et s'enivrent parfois avec de l'eau-de-vie de figes. Jadis, une place leur était spécialement réservée dans le quartier d'El-A'goub (العقوب), aujourd'hui, ils sont répandus dans toute la ville.

En page 51, il écrit : il y a aussi à Bou Sada une cinquantaine de trafiquants de la grande confédération des Beni M'zab : ils font un grand commerce de détail, professent le Kharedjisme et mangent des aliments impurs (de la viande de chien !)

Si Bou sâda est un entrepôt commercial, il a aussi un autre genre d'industrie, qui lui vaut Une grande réputation dans les pays arabes : les brunes filles des Oulad Nail s'y donnent annuellement rendez-vous au nombre de plusieurs centaines ; elles viennent y gagner

leurs dots, en trafiquant de leurs charmes, relevés d'une façon assez originale par d'énormes bijoux en argent d'un -travail des plus primitifs.

Le K'sar a douze portes tant intérieures qu'extérieures ; chaque quartier se barricadait autre fois soigneusement ; aujourd'hui, les portes intérieures ne se ferment plus; elles gisent à terre, comme des témoignages de la concorde introduite dans le pays sous la domination française.

On compte huit mosquées sans minarets, quelques-unes ne sont que de simple zaouïa :

Djêma el-Derouiche ou Gueblia.....	جامع الدرويش
El Kherkhilet.....	الخرخلات
El-Achache.....	الاعشاش
Chorfa.....	الشرفة
Oulad Hameida.....	أولاد حميدة
Oulad Zerom.....	أولاد زروم
Djêma el-Mohamin.....	جامع المحميين
Oulad Atik.....	أولاد عتيق

Ces lieux de prière correspondent, on le voit, aux principaux quartiers. Enfin, on remarque deux koubbas monumentales élevées en l'honneur de marabouts vénérés : au Nord, celle de Sidi Atya, thaleb venu du Maroc ; elle est soigneusement blanchie à la chaux et pittoresquement surmontée d'une... bouteille ! Au Sud, la koubba de Sidi Brahim, père de la tribu de ce nom.¹

1-Les Oulad Sidi Brahim (أولاد سيدي براهم), selon l'auteur, prétendent que le fondateur de leur tribu était un Turc : ils racontent qu'au IX^e siècle de l'hégire, quelques Turcs, sous la conduite d'un nommé Rabah Mohammed, auquel succéda plus tard Baba-Ali ; débarquèrent à Alger, où ils eurent des discussions Il propos de rapt et butin. Un certain Brahim dut se sauver avec sa part et probablement davantage ; il vint à Bou Saâda, et y épousa une femme des Chorfa, qu'il laissa plus tard enceinte. Pendant un voyage à Alger. Il mourut à son retour ; sa femme accoucha d'un fils qui fut nommé Sidi Brahim. Elevé par les Chorfa, il devint un marabout instruit et vénéré. Il mourut laissant trois fils, qui firent la souche des Oulad Sidi Brahim : l'ainé Si Mohammed donna le jour à Bel Kacem, dont le fils fonda la petite bourgade d'Ed-dis (الديس).

Ed-Dis, petite oasis située à 13 kilomètres N. O. De Bou Saâda. Ses palmiers ont été presque tous rasés par des réguliers d'Abd el-Kader, Adossée à une montagne crayeuse, d'où s'échappent des sources d'une eau excellente qui arrosent de belles cultures, le village d'Ed-

Presque partout, au Sud et à l'Est, la Ville est entourée de jardins ombragés par les palmiers, dont la sombre verdure forme une couronne autour du K'sar. Les plus belles plantations sont du côté Sud. Les jardins présentent un très pittoresque aspect et fournissent de précieuses ressources aux habitants ; on y trouve des palmiers, des oliviers, des lentisques, des abricotiers, des b'toum (Térébinthes), des jujubiers (*Sidra*), des figuiers, des pêchers, des grenadiers, des vignes, qui, enlacées de lianes, donnent de la fraîcheur et de l'ombrage et en font de véritables paradis pendant les brillantes journées d'été. Il n'est pas rare, lorsque souffle le sirocco, de voir la population toute entière quitter ses maisons infestées d'insectes pour émigrer dans les jardins.

En page 53, il fait ce diagnostic : « Sous ces verts ombrages, on cultive quantité de plantes : henné, tabac, oignons, carottes, courges, melons, pastèques, fèves, etc. Des touffes de lauriers roses obstruent çà et là le cours de la rivière, et des térébinthes, quelques genêts rabougris poussent épars aux flancs de la montagne.

Les dunes sablonneuses ont pour végétation le djem, l'alenda, le thym, le dis, le zita et quelques rares touffes de guettouf ; et, pour population, des centaines de stellions (Dab des Arabes) et de vipères céraistes qui grouillent sous un soleil de 55⁰.

Près de 7,000 palmiers paient l'impôt (l'auteur précise qu'on compte de plus, environ 3000 palmiers improductifs et 250 males ne pa :yant pas l'impôt). Mais les dattes ne sont pas très estimées. On y recherche beaucoup celles de Biskra et de Tolga ».

En revanche, rétorque l'auteur, les étoffes de laine, couvertures, tapis, burnous, haïks tissés à Bou-Saâda, jouissent d'une grande réputation ; et, dans toutes les maisons, les femmes travaillent à confectionner ces beaux produits, fort recherchés dans le Tel.

Dis voit peu à peu disparaître les traces des ravages causés par la guerre, et déjà les têtes chevelues des Jeunes palmiers commencent à ombrager ce modeste hameau.

Un autre petit-fils de Si Brahim, Rabah, fonda Ben Zan (بن زان) avec les Oulad Abed (أولاد عبد). Ces renseignements sont récoltés par l'auteur auprès d'un sous-lieutenant de spahis qui s'appelait Flory.

Placé Sur la route de Biskra à El-Ar'ouat, Bou-Saâda est un centre commercial important pour les tribus méridionales, qui viennent s'y approvisionner des grains du Hodhna, des huiles de Kabylie ; il le fut jadis davantage, mais il tend chaque jour à reprendre, et au-delà, son importance première.

Il s'y tient tous les jours un grand marché à Rahbat En-Nouader, le marché des meules à fourrage, place extérieure et principale de la ville; dans le quartier adjacent, se trouve Rahbat el-l'ham (le marché de la viande). Les Oulad Ahmed y apportent du sel de la grande Sebkhah (*Sebkhah*, lac salé) de Hodhna el du lac Zar'ez. Ce sel, généralement acheté par les Oulad Selama, est revendu et colporté sur les marchés d'Aumale jusqu'en Kabylie.

Beaucoup de gens des Beni-Abbés de la Medjana apportent de l'huile, qu'ils vendent ou troquent contre des laines. Vers le mois de mai, on voit descendre les montagnards des confédérations Kabyles du Djurjura. Ces laborieux artisans apportent les produits de leurs industries : de grands plats, des charrues et des cuillers en bois, des sabres flissa, de la bijouterie des Yenni, des figues et des olives ; ils échangent ces marchandises contre des toisons. Souvent, ils poussent plus avant, dans le Sud, jusqu'à Ain Er-Riche¹, sur la route d'El-Ar'ouat et dans les diverses fractions des Oulad Nail.

Les commerçants de Bou-Saâda vont fréquemment à Tougourt et dans le Souf.

Les tribus du Sud, que leur venir attire dans le Tel, selon le proverbe arabe, viennent acheter des grains et des dattes, et vendre des moutons et des laines.

En page 54 et 55, l'auteur nous fait un détail bien précis des noms des tribus qui, en diverses saisons, fréquentent le plus assidument le marché de Bou-Saâda, ainsi :

1-Ain Er- Riche (عين الريش) la fontaine des plumes : lieu où, selon l'auteur, s'arrêtaient autrefois les caravanes du Soudan, pour commercer des plumes d'autruche. Mais l'auteur met un rectificatif, où il suppose que ce nom est une corruption de la plante nommée en arabe Ariche(عريش).

Oulad Sidi Brahim...	أولاد سيدي ابراهيم
Oulad Ahmed...	أولاد أحمد
Oulad Sidi Zian...	أولاد سيدي زيان
Oulad Kbaled...	أولاد خالد
Oulad Sliman...	أولاد سليمان
Bouserdjoun...	بوسرجون
Oulad Aissa...	أولاد عيسى
Oulad Amara...	أولاد عمارة
Oulad Ameur...	أولاد عامر
Oulad Ferradj...	أولاد فرج
Oulad Hadi...	أولاد هادي
Oulad D'him...	أولاد دهيم
Oulad Sidi H'amlâ...	أولاد سيدي حملة
Oulad Sidi Sliman...	أولاد سيدي سليمان
Oulad M'ahdi....	أولاد مهدي
Souama...	السوامع
M'tarfa...	المطارفة
Oulad Nail...	أولاد نايل
Oulad Selama...	أولاد سلامة
Adaoura...	عذاورة
Haouamed...	حوامد
Beni-Abbès...	بني عباس

Les gens des Beni M'zab, de Tougourt, Temacin, de Bisk'ra, de M'sila, et les Kabyles Igaouaouen (Zouaoua) du Djurjura.

Une Djemâa ou assemblée de notables gouvernait Bou-Saâda; chaque fraction avait son conseil à elle, nommé à l'élection, lequel, à son tour, élisait un membre; et la réunion de ces élus constituait la Djemâa.

Cette forme gouvernementale, commune à toutes les villes du désert, est également celle des tribus Kabyles. Ce conseil percevait l'impôt qui était envoyé à M'sila pour être dirigé sur Constantine.

Le gouvernement turc, absorbé dans ses entreprises maritimes, n'exerça jamais une action bien directe sur les populations méridionales de l'Algérie. Dans le Sud, comme dans les Kabylies, il se

borna à une suprématie souvent illusoire et n'intervint que très rarement dans les rivalités qui déchiraient les K'sour sahariens.

Bou-Saâda payait l'impôt aux beys de Constantine, et de temps à autre, ces chefs Turcs firent des expéditions dans le Sud, et vinrent dans l'Oasis, attirés soit par les querelles des habitants, soit pour imposer le pays.

En page 56, aucapitaine nous met une comparaison sociologique avec la société berbère de Kabylie¹, dont il confirme que des ressemblances avec « la race berbère », qui étend ses rameaux au Nord et au Sud de l'Algérie, offre parfois, dans ces régions opposées, de curieux parallèles, soit dans les mœurs, soit dans les institutions. voici l'extrait :

« De même que dans les bourgades Kabyles ; des dissensions continuelles divisaient les fractions des villes du Sud et la réunion de quelques-unes de ces fractions opposées à l'alliance des autres quartiers correspond exactement aux Sof de Kabylie, un des phénomènes politiques les plus remarquables du système démocratique des peuples berbères.

Pas plus que les autres, Bou-Saâda n'échappa à la loi commune. Les éléments divers qui peuplaient la ville se livrèrent à plusieurs reprises des guerres acharnées. Ainsi, vers 1170 de l'hégire, les Mohamins qui occupaient le même quartier de la ville que les Oulad Si Harkat, se battirent contre eux et furent expulsés. Quelques années plus tard, ils obtinrent de rentrer ; mais, ne pouvant rester en paix, de nouvelles querelles les firent encore chasser, et ce ne fut que huit ans après qu'ils purent revenir s'installer dans le quartier où ils sont aujourd'hui, La fraction dite El-Ouêche, séparée de Bou-Saâda par d'un ravin, fut fréquemment en hostilité avec le reste de la ville, et, malgré sa faiblesse, n'eut pas toujours le dessous.

1 - cette comparaison est abondamment citée dans un article paru la revue africaine, Op.cit., p11 et p14, intitulé : « Etude sur le pays et la Société Kabyle ».

Ces divisions étaient continuelles, et, si on ne brillait pas constamment la poudre, il n'était pas prudent aux habitants des deux quartiers de s'aventurer les uns chez les autres.

Plusieurs fois les Oulad-Mah'di et les Oulad Nail, profitant de ces divisions intestines ou même appelés par de sourdes menées rançonnèrent la ville : une centaine de cavaliers de ces tribus entraient par la rivière et campaient dans l'Oasis, où ils imposaient les habitants, grâce à la profonde terreur qu'ils inspiraient.

Cependant, il paraît qu'un beau jour les Bou-Sadi se décidèrent à la défense, car ils racontent, avec orgueil, qu'un homme des Oulad Mah'di, retenu captif dans une de ces incursions fut, sanglant outrage, *vendu comme un vil nègre*, Les plus redoutés de ces ennemis extérieurs, étaient les OuJad- Sah'noun, tribu lointaine, qui, tombant à l'improviste sur Bou - Saâda, n'offraient pas la facilité d'une revanche aux habitants comme les Oulad Mahdi, dont les silos étaient proches.

Les gens de Bou-Saâda ont gardé le souvenir d'un Bey Ah'med (El-Kolli) qui vint visiter le Hodna vers 1178. C'était, si l'on en croit les anciens, la première apparition des Turcs dans le pays. Cette visite ne tarda pas à être suivie de plusieurs autres, jusqu'en 1118, époque où le bey Othman arriva pour interposer son autorité entre les fractions des Oulad-Mahdi (Cette tribu jouissait avant 1830, des privilèges des tribus Makhzen).

En page 57, l'auteur faisait du jugement, le voici : « vers 1225, Djalal, bey de Médéa, vint châtier les Oulad Mah'di qui, s'étant révoltés, avaient razié les Oulad Selama et les Adaoura. Le Bey fut battu. Heureusement, une colonne turque, sous le commandement de l'Agha Omar El-Dzaïri, accourut à son secours, devant faire jonction sous les murs de Boussaâda, avec une autre colonne venue de Constantine, aux ordres de Sahnoun-Bey.¹

1 - le nom du bey cité manque dans la chronologie des beys de l'Est, en l'occurrence le beylik de Constantine, d'après le baron Aucapitaine, bien sûr).

De temps à autre les Beys de Constantine continuèrent à profiter des rivalités des tribus du Hodna pour descendre à Bou-Saâda et y percevoir de fortes Lezma (impôt extra-légal). Le dernier de tous fut Ah'med Bey, que nous avons (les français veux dire l'auteur) expulsé de Constantine : il vint poursuivre un chef arabe rebelle, jusque chez les Oulad Naïl. Pendant cette excursion, il fut rejoint par Ah'med Oulid Bou Mezrag, fils du Bey de Titri qui venait d'être chassé de Médéa et réclamait l'appui du Bey de Constantine pour reconquérir l'héritage paternel. Bou Mezrag accompagna le Bey à Constantine et revint avec un goum considérable de toutes les tribus du H'odna ».

En page 58, l'auteur nous rapporte les évènements qu'à connus la région de bou-sâada lors de la révolte d'El Mokrani en 1871, comme base arrière de résistance ; il fait un récit suivant : « A ce moment, les hal Bou Sada, dit lauteur, étaient en lutte avec les Oulad Sidi Brahim, dont ils avaient lieu de redouter la puissance. La Djêmâa de Bou-Saâda, voyant passer l'armée du Bey de Titri, implora son appui, qu'il leur accorda, pour se ménager des ressources dans la guerre qu'il allait entreprendre. Les choses allaient très bien pour les gens de Bou-Saâda, si le vieux Khalifa de la Medjana, Un Mokrani¹, n'avait reçu de fortes sommes des Oulad Sidi Brahim pour soudoyer les goums de Bou Mezrag, qui se fondirent comme les neiges du Djurjura un jour de soleil.

Le jeune chef, voyant lui manquer l'appui sur lequel il avait compté, regagna avec quelques cavaliers la route de Sour El R'ozlan (صور الغزلان)², ancien bordj turc ruiné, situé sur les pentes Nord du Dira, contre la route de Médéa. »

1-selon Aucapitaine, La famille des Oulad Mokran (du mot kabyle Amokran, cher grand) a sa principale résidence dans la bourgade de Kalâa , chez les Aith- Abbès, c'est là que l'imagination des Arabes prétend qu'est enfoui le trésor de 70,000,000 des Mokrani, illustres dans le pays par leur ancienneté et leur immense influence. Si l'imagination des indigènes (les algériens) voit dans les Mokrani des millionnaires, celle, non moins pittoresque, des Français.

2-La cité romaine d'Auzia, ruinée et abandonnée lors de la grande révolte de 297, aujourd'hui la ville française d'Aumale, nous fait indiquer l'auteur.

En page 59 , après avoir raconté les différentes tentatives de l'armée française pour pénétrer la région d'El-Hodhna, à leur tête M'sila et Bou-Sâada ; au moment que l'Emir Abd El Kader avait échoué d'installer ses bases de résistance ; et même moment du soulèvement de zâatcha (1848-1849), l'auteur nous fait un récit jumelant la nature socioreligieuse de la région et la résistance (nationale) ancrée par le djihad (la guerre sainte) et l'anthropologie ; voici le récit : « En 1849, un marabout très influent, Mohammed bon Ali ben Ch'бира, réunissait souvent les Khouan de Bou-Saâda¹, dans une mosquée qu'il avait fait construire, et y prêcha le Djeh'ad (guerre sainte). La puissante tribu des Oulad-Nail y comptait de nombreux adeptes ; et, lorsque Ben Ch'бира se joignit au fameux Bouzian (Un des principaux instigateurs de l'insurrection de Zâatcha), il entraîna plusieurs fractions à la révolte.

C'était en 1849, dit l'auteur ; en poursuivant sa version historiographique ainsi, A peine le gros de la colonne fut-il parti, que la petite troupe française se trouva obligée de se réfugier dans la grande mosquée, et la ville se divisa en deux partis, dont l'un voulait l'extermination des étrangers et l'autre acceptait notre domination.

En page 60, il fait sa version des choses ; Le Djêmâa se réunit, et, à la suite d'une discussion forte animée, on prit les armes. Les Oulad Nail accoururent sous les murs de la ville, et les Achache, les Oulad Si Barkat commencèrent le feu par la porte qui va de chez ces derniers au quartier des Mohamin ». l'auteur conclut sa version historiographique, après que l'armée coloniale avait pu conquérir bou-sâada, ainsi dit-il, en page 61 : « Bou-Saâda était soumis; on s'occupa sérieusement de l'occupation. Une Kasba fut construite sur le Doulat El-Roud: elle domine le Ksar et le marché et renferme tous les établissements militaires.

Les populations, d'abord alarmées de notre présence, ne tardèrent pas à revenir. La paix profonde qui règne aujourd'hui dans le

1-selon l'auteur, Les Khouan de Bou-Saâda appartenaient aux ordres de Sid Abd Er-Rahman Tedjini (confrérie saharienne) et à celui, tout local, de Si Moussa ben Amar, Ce que nous allons dire est un faible échantillon de l'influence de ces ordres chez les Musulmans.

Sud y a développé un commerce considérable. Un seul fait prouvera. Plus éloquemment que tout ce que nous pourrions dire, la considération a attachée à la domination française : à la suite de notre occupation, quelques tentes s'étaient retirées dans la régence de Tunis. Le bien-être de leurs frères restés à Bou-Saâda les a déterminées à revenir spontanément, et une tribu toute entière, les Haouamed, s'est ainsi reformée ». ¹

3 –la Région de Sidi Aissa d'après Ernest Mercier² :

D'après mercier, la région de Sidi Aissa prend son identité initiale dans la tradition orale, incarnée par un marabout vénéré qui s'appelait sidi Aissa ben Mohammed. ³

« Sidi Alissa est né non loin de l'oued EI-Lh'am, à l'endroit nommé Gouïrin ; dès son jeune âge, son père l'envoya étudier chez Sidi Abd el-Aziz el-Hadj, marabout alors en grand honneur et dont le tombeau se trouve à l'ouest d'Aumale. Ce marabout consacra plusieurs années à l'éducation du jeune Aissa ; après quoi, trouvant son élève suffisamment instruit, Abd el-Aziz résolut d'accomplir son pèlerinage au tombeau du Prophète ; Aissa ayant demandé instamment à l'accompagner, ils partirent ensemble. Après avoir marché quelque temps, Abd el-Aziz, regrettant sans doute d'avoir accédé à la demande de lion disciple, prétexta l'oubli d'on objet, et revint chez lui, en disant à Aissa de l'attendre à la place, où ils se trouvaient alors, qu'il ne tarderait pas à revenir.

Le marabout retourna sur ses pas ; puis, prenant à quelque distance un chemin détourné, il alla seul aux deux villes saintes. Sidi

1- voir : Henri Aucapitaine, « notice sur bou- sâda », in Revue Africaine, v. 6, année 1862, pp. 47-60.

2-Ernest Mercier, (1840-1907) ; l'un des personnalités les plus réputée dans l'historiographie française de l'époque coloniale. Il fut confié des taches de responsabilités très sensibles dans le cadre du projet colonial français en Algérie ; dont : Maire de Constantine, Algérie. - Interprète-traducteur de la langue arabe pour l'armée et l'administration coloniale. Pour plus d'informations, voir : http://data.bnf.fr/12384339/ernest_mercier/

3-Mercier, « Sidi Aissa », in : Revue Africaine, v. 7, année 1863, pp. 288 – 290.

Abd el-Aziz el-Hadj resta un an en prière à la maison de Dieu ; puis, ayant accompli son pèlerinage, il reprit la route de son pays.

Lorsqu'il fut de retour, étonné de ne point voir Aissa, il demanda à sa femme ce qu'il était devenu ; Mais il est parti avec vous, répondit-elle ; depuis ce moment, nous ne l'avons pas revu, et n'en avons reçu aucune nouvelle. Gens insensés, s'écria le marabout, ne saviez-vous pas qu'il était à tel endroit à m'attendre ? Allez le chercher au plus vite.

Les serviteurs ne tardèrent pas à revenir, en ramenant Aissa. Pourquoi es-tu resté là pendant le temps qu'a duré mon absence ? lui dit Abd el-Aziz. Vous m'aviez dit de vous attendre, répondit simplement Aissa, je vous ai attendu. On s'aperçut alors de le jeune homme était très maigre, et que la chair de son corps était devenue verte, car il s'était nourri exclusivement des plantes de la terre.

Quelque temps après, la femme de Sidi Abd el-Aziz étant accouchée d'un garçon, le marabout chargea Aissa d'aller laver les linges qui lui avaient servi à recevoir l'enfant. Le néophyte alla à la rivière, et, plaçant les vêtements dans un grand plat en bois, il les pressa de la main ; le plat se remplit de sang, et Aissa l'avalait tout d'un trait.

Cependant, Abd el-Aziz, qui avait la connaissance des choses cachées, dit à sa femme: Aissa vient d'accomplir une action qui enlève à notre enfant le don de la faveur divine qu'il tenait de moi. Pour conjurer cette influence, tu vas panifier deux galettes, une de blé et une d'orge; puis, tu mettras celle de blé sur l'autre; dans celle d'orge sera le secret, et, lorsque Aissa rentrera, tu lui offriras à manger; il prendra alors la galette de blé et laissera l'autre, avec le secret, pour notre enfant.

Le jeune homme ne tarda pas à revenir. Rassasie-toi, lui dit le marabout, lui montrant les galettes. Aissa prit aussitôt la galette d'orge. Que l'autre recouvrait complètement. Pourquoi prends-tu celle-là? lui dit Abd el-Aziz, laisse-la pour mon enfant, au moins, partage-la avec lui.

Non, non, répondit Aïssa: tu me l'as donnée en entier, je la garde et te dis adieu, car je pars. Hélas ; dit Abd el Aziz, par ces actions, tu me dérobes le don du bien, et l'emportes contre mon gré. Puis, il se mit à pleurer et à le supplier de ne pas partir. Mais Aïssa lui répondit Non, je ne resterai pas ; celui qui donne ne doit pas regretter, et celui qui redemande n'obtient pas. Mes enfants donneront le pardon aux tiens .

Sidi Aïssa ben Mohammed vint alors s'établir non loin de l'endroit où se trouve actuellement son tombeau. Il se maria et eut un nombre prodigieux d'enfants; lesquels formèrent la puissante tribu qui porte son nom. ta tradition prétend qu'à sa mort, des anges vinrent, la nuit, enlever son corps du tombeau et le placèrent dans une ancre Koubba, dans l'est, disent les Arabes; aussi, ont-ils coutume de répéter : (سيدي عيسى عمر قبرين) ce qui signifié : (le corps de Sidi Aïssa remplit deux tombeaux) ».

En page 290, l'auteur suit son récit, ainsi : Sidi Aïssa a fait un grand nombre de miracles, et l'on peut dire que son nom est mêlé à toutes les légendes qui se racontent dans la contrée. il a eu souvent à éviter les embûches que lui tendaient d'autres marabouts jaloux de lui, et est toujours sorti victorieux de tous les pièges que Salan ne cessait de lui dresser, Aussi, son nom est-il en grand honneur dans tout le pays, et le misérable qui porte actuellement le titre de descendant de Sidi Aïssa exploite-t-il la crédulité de ses nombreux visiteurs, en les rançon, sans pitié pour leur écrire quelques pièces.

J'ai trouvé, raconte mercier, parmi la longue liste des miracles de Sidi Aïssa, celui des Oulad D'il es-Selougui, qui pourra donner une idée du savoir-faire du marabout... et de ceux qui racontent sérieusement de telles histoires.

4- Sur l'origine des Oulad Dil Es-selougui (أولاد ذيل السلوقي) :

Dans son récit historique, mercier nous fait savoir sur l'originalité socio-historique des oulad dil es-selougui comme ci-de suit :

« Il Y avait autrefois, dans la tribu des Beni Hallal, un certain Mohad ben el-Fathmi ; cet homme, un des plus influents de sa tribu, était possesseur de richesses considérables, et Jouissait de tout, le bien-être matériel que procure la fortune , Ses troupeaux couvraient la plaine; de nombreux serviteurs s'empressaient autour de lui, et allaient au-devant de ses moindres désirs ; l'abondance était grande dans sa demeure, et tout y respirait le bon. heur et l'aisance, Mohad était, cependant, en proie à un grand chagrin: il n'avait pas d'enfants.

D'un âge déjà avancé, il sentait ses forces l'abandonner. Et l'idée de mourir ans postérité empoisonnait les dernières heures de sa vie.

o mon Dieu! s'écriait-il dans son désespoir, est-il possible que je meure et que mon nom s'éteigne avec moi ? Reprends mes richesses, Souverain-Maitre des mondes, mais donne-moi UQ, enfant pour égayer les derniers moments que j'ai à passer sur terre ; et pour que ma tente ne reste pas vide après mon départ Par moments, l'espérance revenait à sou cœur; mais, quand il songeait à son impuissance, quand il portait les yeux sur sa vieille épouse, ployée en deux par l'âge, et condamnée à une immobilité complète, le désespoir s'emparait de lui, et il arrachait sa barbe, plus blanche que la toison de ses brebis ».

L'auteur poursuit sa requête historique et anthropologique ; en page 291 écrit :

« Un matin, après avoir passé la nuit dans les larmes, il résolut tenter un dernier effort pour arriver au but qu'il désirait avec tant d'ardeur, il choisit le plus beau de ses chameaux et le harnacha avec la plus grande richesse ; puis, étant venu trouver sa femme, il lui dit : Lève- toi et va vers Sidi Aissa; tu lui donneras ce chameau comme cadeau de visite, et lui diras que tu es venue le supplier d'intercéder auprès de Dieu, pour qu'il nous accorde un enfant. En même temps, il fit tout préparer pour le départ ; on bissa la vieille femme sur un chameau, la déposa sur les matelas du palanquin, et la caravane se mit en marché, escortée de nombreux serviteurs

conduisant le cadeau destiné au marabout, et emportant les provisions nécessaires au voyage.

Sidi Aissa vint au-devant de la femme de Mohad et lui dit: La bienvenue soit sur toi, mère du bien; entre dans ma demeure et assieds-toi. Tu es venue, continua-t-il, dans l'espérance d'obtenir de Dieu que tu mettes au monda un enfant. Oui, monseigneur, répondit-elle; nous n'avons d'espoir qu'en dieu et en vous pour qu'un tel miracle s'accomplisse. Je vais, s'il plaît à Dieu, reprit Sidi Aissa, porter chez vous la joie et le bonheur, en vous donnant de la postérité. Et, saisissant la queue d'un Selougui (grand lévrier arabe) qui dormait à côté de lui, il en frappa sept fois le ventre de cette femme. Tu peux maintenant retourner chez toi, lut-dit- il ; en arrivant, tu accoucheras d'un garçon, qua je te recommande de nommer D'il es-Selugui.¹

La femme de Mohad, après avoir laissé les présents et remercié le saint, se remit en route ; et, étant heureusement arrivée, elle dit à Son mari : Monseigneur, je Sens un objet remuer dans mon sein. Serait-ce possible ? s'écria Mohad; mais non, c'est une erreur de tes sens abusés. Comment pourrais-tu porter un enfant ? Il est vieille et infirme; ta figure est ridée, tes cheveux sont tombés, ta mâchoire ressemble à celle d'une brebis hors d'âge, ton corps est rétréci, et tes mamelles, sont vides. Pourquoi donc me bercer d'un fol espoir A ces mots, il sortit et alla surveiller ses troupeaux. A peine fut-il parti que sa femme accoucha d'un gros garçon. Un messenger partit au galop annoncer celte bonne nouvelle à Mobad : Tu as un fils, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut. Est-ce possible répondit-il; par Dieu et par la tête du Prophète ! Si tu as dit vrai, tous les chameaux et les moutons qui sont devant toi t'appartiennent : Etant revenu en toute hâte à la maison, il put se convaincre de la véracité des paroles du messenger.

Eh bien ! lui dit sa femme, ne t'ai-je pas dit que Sidi Aissa m'avait fécondée ? Louange à Dieu ! tu as dit vrai ; nous avons un fils, répondit-il, et quel nom devons-nous lui donner ? Le marabout a dit,

1 - d'après la traduction littéraire de Mercier, D'il es-Selugui signifié la queue du selougui, un chien errant.

reprit-elle, nommez-le D'il es-Selougui; il sera un homme de royauté et de commandement, ainsi que les enfants de ses petits-enfants.

Mohd et six autres six fils, qui formerent la souche de la fraction des oulad D'il-es Selougui, qui sont tous gens d'intelligence et d'action, et dont la plupart ont le cachet d'argent ; ils n'ont pas oublié leur origine, et apportent toujours de nombreux présents aux descendants de Sidi Aissa.¹

Voilà le récit qu'avait développé mercier, dont les fondements de sa requête reste à vérifier, quoi que elle est considérée très intéressante pour la recherche académique, voir historiographique.

5- Conclusion :

En faisant le point sur ces vues historiques sur la région d'el hodna, il m'ait apparu util de faire citer ce mise-au-point de l'historien français Adrien Berbrugger, qui avait dit, « Le merveilleux, de ne joue aucun rôle dans cette légende, et l'école historique moderne, malgré la sévérité de ses principes de critique, ne doit pas dédaigner de recueillir ces récits primitifs qui font connaître le caractère des peuples chez qui ils circulent, s'ils n'enrichissent pas leurs annales de faits bien avérés.

Donc, Les trois versions extraites du travail effectué, que ce soit par Henri Aucapitaine ou bien Ernest Mercier, ou vayssette représentent échantillons d'études historiques et socio-anthropologiques de l'école historiographique française durant l'époque coloniale de la fin du dix-neuvième siècle ; elles incarnent un modèle de l'historiographie française permettant de dévoiler quelques zones d'ombre de notre société, donc notre histoire sociale d'une part, d'autre part, elles (les trois requêtes) permet de frapper nos esprits scientifique, pour qu'elle puisse bouger d'avantage l'historiographie algérienne en particulier.

1-voir : Ernest Mercier, « Sidi Aissa », in Revue Africaine, v. 7, année 1863, pp. 286- 292.

6- Références Bibliographiques :

Référence :

1 – AUCAPITAINE (Henri), « notice sur bou sâda », Revue Africaine, volume 6, année 1862.

2 – MERCIER (Ernest), « Sidi Aissa », volume 07, année 1863.

3 – Vayssette (Eugène), « Etude sur le pays et la Société Kabyle », in revue africaine, v6, année 1862.

Ouvrages :

3- Pouillon (François), Dictionnaire des Orientalistes de langue française, Éditions Karthala, 2008.

Site Web (internet) :

4- https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Aucapitaine.

5 - http://data.bnf.fr/12384339/ernest_mercier/